

# des astres

Séverine Vidal





Séverine Vidal

*DES ASTRES*

ÉDITIONS  
SARBACANE

Depuis 2003

## Bande-son

- OF MONTRÉAL, *Famine Affair*
- JAMES APPOLO, *Blessed Or Bust*
- KLÔ PELGAG, *Samedi soir à la violence*
- TELEMAN, *Cristina*
- OF MONTRÉAL, *Grolandic Edit*
- BEN HOWARD, *Old Pine*
- ALAIN BASHUNG, *La nuit je mens*
- ELEPHANT REVIVAL, *Birds And Stars*
- THE RASPERRIES, *Go All The Way*
- ÉTIENNE DAHO, *Les flocons de l'été*
- ALESSI BROTHERS, *Sea Bird*
- THE STRUMBELLAS, *Spirits*
- DANI, *Étoiles et revers*
- ALVVAYS, *Ones Who Love You*
- VAMPIRE WEEK-END, *Oxford Comma*
- DOMINIQUE A, *Le bruit blanc de l'été*
- PORCELAIN RAFT, *Unless You Speak From The Heart*
- FOXYGEN, *Shuggie*
- NAÏVE NEW BEATERS, *Heal Tomorrow*
- BENJAMIN BIOLAY, *Deuxième génération* (reprise de Renaud)
- SUNDEW, *Trip Inside*
- SUNDEW, *Monkey Dust*
- KATERINE, *La musique*
- FAUVE, *Tallulah*
- LESCOPEL, *La forêt*
- MIOSSEC, *Que devient ton poing quand tu tends les doigts*
- PHOENIX, *Role Model*
- ISAAC DELUSION, *Isabella*

*Pour Jérôme, l'inverse du chaos.  
Pour Théo, Ninon et Fantine, mes enfants.*



*« Les désastres n'existent pas, ils sont ailleurs. »*  
*Georges Perec*



## PROLOGUE



1995.

Elle a retrouvé son adresse : il vit dans une maison de retraite, en Normandie. Elle s'y rend avec Jeff.

Quand ils arrivent, ils comprennent que c'est trop tard.

Il serait incapable de reconnaître sa petite-fille même s'il l'avait vue grandir. Son état s'est dégradé en quelques semaines.

Jeff et elle discutent avec le personnel sur place, Pénélope se présente.

Une des infirmières se souvient de ce prénom. Elle raconte : Monsieur Alphonse a longtemps conservé un paquet de lettres, dans une boîte à chaussures. Des lettres pas ouvertes, jamais lues. Adressées à *IRÈNE ET PÉNÉLOPE* ; des dizaines de lettres qui lui étaient systématiquement revenues, toujours entourées d'une ficelle décorative.

Pénélope demande à récupérer cette boîte. Une boîte à chaussures pour toute une vie !

– Malheureusement...

Elle apprend que quelques mois auparavant, au moment de la mort de sa femme, Alphonse a demandé à cette infirmière de tout détruire, de brûler les lettres. Il voulait aussi se débarrasser de ses meubles, de ses objets. Il lui a dit de tout donner à une association caritative.

L'infirmière ajoute qu'avant de tout brûler, elle a lu les lettres. Elle a en tête quelques phrases, des passages qui l'ont marquée. Elle répète à haute voix, comme des poésies, quelques mots d'Alphonse. Ces lettres ne disaient qu'une chose : *on vous aime, on ne t'en veut pas, on aimerait connaître la petite.*

Jeff dit qu'il trouve ça beau, et triste putain.

Pénélope prend les mains d'Alphonse et les embrasse. Il n'a pas l'air de vraiment s'en rendre compte. Elle ne lui dit pas un mot.

Puis, Jeff et elle repartent. Pénélope pleure sur le chemin du retour. Elle ne cesse de répéter : « Cet homme m'a aimée, j'ai été sa *petite* ».

L'infirmière, en lui parlant de ces lettres, lui a rendu son grand-père.

Jeff dit *Mais quel gâchis*.

Et Pénélope pense, *Oui, un désastre, un vrai désastre*.



PREMIÈRE PARTIE

Pénélope  
(2008)

*Quelqu'un dans Casimir*



L'anniversaire de sa mère était hier.

À l'origine, Pénélope pensait avoir le temps de passer chez la fleuriste à la fin du conseil de classe des 3<sup>e</sup> C, mais juste au moment où chacun remballait ses affaires, une collègue de S.V.T. a tenu à poser « une dernière question » (qui, techniquement, s'est avérée être une *avant-dernière* question), et la réunion s'est terminée trois quarts d'heure plus tard que prévu.

La boutique venait de fermer quand Pénélope est arrivée devant.

Elle a donc frappé à la porte de l'appartement de sa mère sans fleurs à la main, tenant juste un petit sac plastique avec le cadeau glissé dedans, sans joli emballage, sans bolduc, sans carte. Juste le cadeau, comme ça. De toute façon, Pénélope était sûre qu'il se suffirait à lui-même. Une théière japonaise d'une marque très chère, noire, belle ; exactement celle qu'elle aurait voulu s'offrir si elle avait été du genre à se faire des cadeaux.

Sa mère a ouvert la porte avec un grand sourire.

Pénélope a soufflé un peu, soulagée par le sourire aux dents blanches, le sourire jusqu'aux oreilles, et elle a dit :

– Je n'ai pas de fleurs, désolée Maman.

Elle l'a entendue répondre : « Tu fleuriras ma tombe, alors ! », dans un éclat de rire.

Pénélope a sorti du sac la jolie si jolie théière noire, celle qu'elle aurait tant voulue pour elle.

– Mais j'ai ton cadeau. Tiens !

Sa mère la lui a prise des mains, Ah merci ma cerise, ma prune, ma douce, ma rose.

Puis elle l'a posée sur le guéridon de l'entrée.

– Tu sais bien que j'ai arrêté le thé, ça me fait des palpitations. J'irai changer ça, tu me laisseras le ticket de caisse. N'est-ce pas, ma rose, ma douce, ma prune, ma cerise ? Tu ne m'en veux pas, j'espère ?

Pénélope ne lui en voulait pas, pas du tout. C'était de sa faute à elle, bien sûr, elle le savait pourtant qu'elle avait arrêté le thé, et si elle ne le savait pas, elle aurait pu s'en douter. Une théière, quelle drôle d'idée.

Elle a regardé sa mère revenir sur ses pas, si impérieuse, si belle, prendre la théière et la laisser, là, par terre, près de la porte. « La reine Irène », comme ses amis l'appelaient au collège, à cause, sans doute, de sa silhouette de chat, de ses gestes lents, de ses yeux qui prenaient leur temps.

– Oh et puis tu le feras, ce sera plus simple – tu as du temps le mercredi après-midi. Je la laisse ici, comme ça tu ne l'oublieras pas en repartant. Prends-moi, je ne sais pas... un bon d'achat, je me débrouillerai.

Oui, elle se débrouillerait.

Pénélope s'est assise à sa place habituelle en attendant que sa mère lui serve les champignons à la grecque qu'elle devrait avaler sans se plaindre, pour aller les vomir ensuite.

\*\*\*

Maintenant, Pénélope flâne devant la vitrine de la fleuriste. Elle se dit qu'un jour de retard, ça n'est pas si grave. Et même, que ça fera comme une deuxième fête. Elle hésite entre une plante en pot, de la lavande

peut-être, et un bouquet de freesias, de tournesols, de roses blanches.

Elle se demande ce qui sera le mieux, quelles fleurs s'asortiront avec le vase du salon, le vase bleu du salon.

Brusquement elle se voit dans la vitrine. Son ridicule reflet, imper mastic, tête fade. Elle ne sait pas quoi faire de ses mains, de ses bras, elle ne sait jamais quoi en faire, où les mettre pour avoir l'air *naturelle*. Elle déteste les sentir là, le long de son corps, bêtes, ballants. Son reflet titube très légèrement. L'air d'une pauvre fille, d'une godiche, avec les manches du manteau trop courtes.

Elle plonge une main dans la poche de son imper et accroche l'autre à l'anse de son sac, elle a déjà meilleure allure, assez pour oser entrer dans la boutique et demander à la fleuriste « un gros, très gros bouquet pour un anniversaire en retard ».

Depuis que Pénélope a eu ce poste au collège dans la ville d'à côté, elle passe tous les mercredis midi voir sa mère.

C'est devenu un rituel, le Martini à l'apéro, les champignons à la grecque en entrée (Pénélope déteste ça, elle a toujours détesté ça, elle les avale tout ronds comme les huîtres pour ne surtout pas sentir leur consistance immonde, leur consistance de limace dégueulasse, ils glissent dans son gosier et tentent de remonter aussitôt pour s'échapper, elle file aux toilettes les libérer puis tire la chasse en les regardant tourner, tourner et *enfin*, disparaître), les bouchées à la reine (achetées chez un traiteur spécial qui « continue à les cuisiner avec la cervelle ») et en dessert la part de forêt noire, ce gâteau rescapé des années 80 avec sa génoise écœurante et ses copeaux de chocolat ringards.

Tous les mercredis, Pénélope observe sa mère en douce, sa mère admirable, qui fait si bien bouger son corps lorsqu'elle se déplace pour mettre la table, qui a toujours

les cheveux soignés, les ongles faits. Tous les mercredis, Pénélope s'assoit, écoute sa mère lui parler d'un ancien voisin croisé à Carrefour, du temps qui se dérègle (« *Ils appellent ça le réchauffement climatique, n'empêche que j'ai remis le chauffage dès septembre, cette année* ») ou du poste qu'il faudrait quand même qu'elle obtienne dans un vrai collège, un jour.

– Ils te respectent au moins, tes jeunes des cités ?

Pénélope hoche la tête, elle ne répond même plus.

Au début, elle essayait :

– Oui Maman, ils me respectent. C'est pas la joie tous les jours mais je les aime bien, au fond. J'ai des petites victoires, je préfère ça aux bourges mal élevés ou trop bien élevés que je me traînais à Paris.

Sa mère avait mille façons de l'anéantir. « *Tu ne m'enlèveras pas de l'idée que...* » « *Enfin, avec ta formation, tu mériterais mieux, quand même* », « *Comme tu veux, ma plume, ma biche, mon souci, comme tu veux, mais c'est une question d'ambition, c'est tout* ». Une guerre larvée, sans fin et sans espoir.

Alors Pénélope ne répond plus, ou bien elle dit seulement oui, oui sans doute, oui tu as raison, bien raison Maman.

– Bonjour, je peux vous aider ?

La fleuriste, Pénélope a l'impression de l'avoir déjà vue quelque part : on dirait Florence Thévenaud, une fille qui était en CM1 avec elle. À moins que ce soit en CM2, l'année où le remplaçant du directeur leur avait lu tout *Le Portrait de Dorian Gray* en classe.

Elle a envie de lui demander si elle aussi, ça l'a marquée, si elle aussi elle se souvient de ça, Monsieur Haye lisant ce roman, et de ses pulls élimés aux coudes, ses jeans pattes d'eph', ses petites lunettes à la John Lennon. Au lieu de quoi, elle la regarde couper les tiges, agencer son bouquet comme si c'était une œuvre d'art contemporain.

– Merci... je regarde.

C'est un métier qu'elle aurait pu faire, tiens, fleuriste. Elle aurait eu une jolie boutique à elle – pas dans le genre de celle-là, non, une vraie, comme elle en a vu à Copenhague : vitrine bordée de bois, petits pots repeints de toutes les couleurs... Elle aurait servi du thé et des gâteaux à ses clientes. Mais dans une galerie de supermarché, comme ici, ça doit être déprimant.

Elle a vu le nom de ce supermarché changer cent fois depuis qu'elle et sa mère sont venues s'installer ici, au début de l'année 1972. Elle en dresse la liste, dans sa tête, tout en tournant lentement entre les fleurs. Par cœur, elle connaît les noms par cœur...

Savéco  
As-Eco  
Codec  
Lion-Codec  
Champion  
Carrefour  
Carrefour-City

Et avant d'accueillir une fleuriste, ce local-là a été un magasin de chaussures (« Sam' Bott »), une pharmacie, une Maison de la presse, une boutique de déco (« Méli-Mélo »), une agence immobilière, un opticien.

Juste à côté, le pressing a été longtemps un primeur, puis une boulangerie, une poissonnerie, un vendeur de sandwiches bio.

Pendant un temps, il y a eu une passerelle qui permettait aux enfants de ne pas avoir à traverser la route, mais elle n'existe plus. On pouvait faire du patin à roulettes, prendre son élan sur la dalle et foncer sans risquer de se faire écraser.

– Les œillets sont en promotion, si ça vous intéresse.

Pénélope acquiesce sans écouter. En fait, elle a envie de demander à Florence Thévenaud si elle aussi, elle se

souvent de tout ça. Si à chaque fois qu'elle vient ouvrir sa boutique, elle fait la liste de ce qui a changé ; la liste sans fin des magasins qui disparaissent, des ronds-points et des dos-d'âne qui surgissent, la liste de ce qui se transforme tandis qu'elle, elle est restée la même fille, puis la même femme qui se rend tous les mercredis midi manger dans le salon et vomir dans les toilettes de sa mère.

Quand elles sont arrivées ici, dans une des résidences du quartier tout juste sorti de terre, c'était à bord d'une 2-CV vert pomme, avec les sièges aux motifs losanges jaunes, bleus, verts. Pénélope ne parlait pas encore, elle avait commencé tard.

Les premiers souvenirs de Pénélope ne sont pas des souvenirs; ce sont des anecdotes racontées, des photos arrachées discrètement aux albums, un bout de film super 8 aux images qui sautent, des lettres lues en secret. Elle était trop jeune, mais elle a entendu sa mère lui raconter cette période mille fois, alors ces histoires sont devenues les siennes.

Le pavillon avait été acheté sur plans, un an auparavant. Irène suivait les travaux à distance, en envoyant un de ses cousins vérifier que tout se passait bien. À l'époque, elles habitaient toutes les deux un petit appartement à Évreux, tout près du village des parents d'Irène. Bizarrement, elles n'allaient jamais les voir.

Pénélope ne posait pas de questions sur ses grands-parents, se contentant de cette demi-explication: il y avait eu une dispute. Sanglante, la dispute. Point.

Avec sa mère, de toute façon, elle a très tôt appris à se suffire de, à se contenter de, à accepter le minimum. À lire dans les silences.

Une brouille, et voilà.

Une fois la 2-CV garée devant le portail tout neuf, Irène avait montré à sa fille la rue en pente, leur maison nichée au creux d'un virage. Elle était collée des deux côtés à celles des voisins, qui emménageraient un peu plus tard – quelques jours pour ceux de gauche (les Bertrand), deux semaines pour ceux de droite (les Hellaux, avec leur nom qui sonnait comme une blague ; Pénélope et sa mère finiraient d'ailleurs par les appeler « les *Good-Bye* »).

Irène était entrée dans la maison, Pénélope dans les bras, découvrant chaque pièce avec respect et lenteur. Tout autour, des gens s'installaient déjà, les camions de déménagement vomissaient des cartons et des meubles sur les trottoirs, ça allait et ça venait, des enfants couraient partout. Sur les photos, on peut voir que tout le monde porte des bottes en caoutchouc : l'herbe n'avait pas encore poussé et les jardins n'étaient alors que des champs miniatures, terre retournée, ornières et cailloux barbotant dans les flaques.

Tout restait à faire, et c'est exactement ce qui avait frappé les arrivants ce matin-là, ce premier matin. Il faudrait combler les vides, planter du vert, regarder pousser ce qu'on mettrait en terre, laisser les enfants devenir les maîtres des lieux, s'inventer des traditions : tout créer, en pleine campagne, là, à trente-deux kilomètres de la grande ville.

– Regarde, ma douce, ma cerise ! Maman a une baignoire, maintenant. Je vais enfin pouvoir prendre des bains brûlants.

Leur vie allait donc se construire ici, dans cette résidence « à l'américaine », au milieu des champs, au milieu de rien, tout près d'autres résidences aux noms tout aussi évocateurs – Quartier Villeneuve, Les Charmières, Bois-Fleury. On ne trouvait ici aucun centre-ville, pas de place de village, mais une « dalle », devenue le symbole de ces villes nouvelles qui semblaient pousser comme des champignons.

*La dalle*, sorte d'espace bétonné entouré d'immeubles assez bas, concentrait tous les commerces, la mairie, la bibliothèque et la Maison Pour Tous. Et puis, plus loin le lycée, la crèche, la maison de retraite.

– Plus besoin de bouger : ils avaient pensé à tout, ces architectes ! dirait un jour Irène à Pénélope. Avec les voisins, on se disait en riant qu'on pouvait rester ici cent ans, on avait tout sous la main.

Et c'est ce qui s'était produit. La plupart des familles pionnières qui avaient posé là leurs valises et leurs rêves étaient restées – *parce qu'on est bien, parce que c'est la campagne près de Paris, parce que c'est pratique.*

Les voisins étaient devenus des amis.

Les petits vivaient « dans la rue », parcouraient la ville à vélo, se construisaient des cabanes dans les arbres (« *On vous laissait libres, vous en avez bien profité !* »), passaient de résidence en résidence.

Bien sûr, il y avait les quartiers des riches – grandes maisons tournées vers le lac ou la forêt, avec piscine et tennis – et ceux des « moins riches », avec leurs bicoques étroites à trois étages dont les jardins donnaient sur des cours d'école, sur des centres médicaux, sur des terrains vagues. Mais des passerelles existaient entre ces différents mondes, et les enfants les traversaient sans se poser de questions, à trois sur les vélos, en patins à roulettes, à skate, en courant comme des fous. Ils se fabriquaient leur mythologie.

Ce que Pénélope avait compris bien des années plus tard, c'est qu'Irène, en s'installant dans cette ville, voulait repartir à zéro. C'était le lieu parfait pour ça, un espoir de jeunesse. À part les Jastaing, un couple de retraités, les voisins étaient tous des parents plutôt jeunes, avec des enfants en bas âge, comme elle. Les Bertrand, les Hellaux, les Garrigues, les Olsen (d'origine américaine), les Meunier, les Foix se ressemblent d'ailleurs tous,



Directeur de publication : Frédéric Lavabre  
Collection dirigée par Tibo Bérard  
Assistante d'édition : Julia Robert-Thévenot  
Maquettiste : Claudine Devey  
Photographie de couverture : Daria Shevtsova / Pexels

© Éditions Sarbacane, 2019

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays. Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit sans l'autorisation écrite de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite.

Achevé d'imprimer en juin 2019  
sur les presses de l'imprimerie ProImpress  
N° d'édition : 0119  
Dépôt légal : 2<sup>e</sup> semestre 2019  
ISBN : 978-2-37731-280-1

*Imprimé en Bulgarie*